

Jargon et mots compliqués, Marion Hérold, Le Monde, 09/08/2019

La langue prend l'air (4/6).

Hubris, disruption, paradigme, uchronie, etc., ces mots réservés à des domaines bien limités entrent dans le langage de tous les jours

« Cette femme est en proie à l'hubris : elle veut changer de paradigme, tout de suite, elle veut de la disruption. Elle travaille sur la réalité, pense-t-elle, et n'a pas été élue pour écrire, que diable, une uchronie ou une dystopie. »

Il arrive que des mots inusuels fassent irruption dans la langue de tous les jours. Ils existaient, on les connaissait, sans forcément les comprendre tout à fait, car ils étaient réservés à des domaines bien délimités. Et, soudain, les voilà partout.

Aujourd'hui, le phénomène s'accroît, et ce sont souvent des mots issus du vocabulaire technique et économique qui gagnent le langage quotidien. Par exemple, pour « disruption », Le Petit Larousse 2020 donne encore comme seules définitions : « 1. Ouverture brusque d'un circuit électrique. 2. Destruction du caractère isolant d'un milieu ; claquage ». « Paradigme », quant à lui, vient des sciences humaines et désigne, entre autres, l'« ensemble des unités qui peuvent commuter dans un contexte donné » (Le Robert 2019).

L'« uchronie » (de « chronos », le temps, et « ou », négation) est une « reconstruction fictive de l'histoire » (Le Complot contre l'Amérique, de Philippe Roth) et la « dystopie » (de « topos », le lieu, et « dys », préfixe dépréciatif) s'oppose plus ou moins à l'utopie (1984, de George Orwell ; Fahrenheit 451, de Ray Bradbury, etc.). Apparus au XIX^e siècle, ces deux mots étaient toujours liés de près ou de loin au champ de la science-fiction. Personne ne les employait en dehors. A l'époque des « fake news », quoi d'étonnant à ce que le premier nous parle. Quant au second, évoquerait-il notre avenir ?

Vocabulaire scientifique et technique

Pour ce qui est de l'« hubris » (ou ubris ou hybris), on la voyait apparaître de temps en temps. Sans trop savoir où trouver son orthographe (mot entré dans Le Petit Robert en 2013), on comprenait qu'elle concernait le monde grec ancien. De son sens de « démesure » appelant un châtement divin, on est passé à celui d'« orgueil », de « prétention », défauts plutôt ordinaires auxquels on confère une certaine noblesse, en les parant d'une appellation qui renvoie au domaine de la tragédie.

De façon plus générale, pourquoi ces mots spécialisés font-ils partie de la réserve dans laquelle certains se plaisent à puiser ? L'attrait d'une originalité sophistiquée ? La sensation qu'il faut de nouveaux mots pour définir de nouvelles situations, de nouveaux enjeux ? L'impression que des expressions ont été galvaudées et doivent être remplacées ?

Oui. Mais pas seulement. Il y a toujours eu une espèce de rotation, de renouvellement des stocks. Quelqu'un lance une expression, elle étonne, elle choque, elle plaît, ça y est, la course de relais a démarré, on se passe le mot...

Mais les vagues se dessinent en fonction des moments historiques. Aujourd'hui, c'est dans le vocabulaire scientifique et technique que nous piochons surtout. Quoi d'étonnant, à une époque convaincue que la technologie peut tout régler ?

Ce qui n'empêche pas que des mots vraiment nouveaux se créent, des néologismes, des mots-valises, rendus nécessaires par des réalités nouvelles (adulcescence, antisécisme, cryptomonnaie, illectronisme sont, parmi bien d'autres, entrés dans Le Petit Larousse 2020) : phénomène ancien, mais de plus en plus rapide...

Petites manies lexicales dans l'air du temps

Marion Hérold

La langue prend l'air (5/6). Chaque décennie ou même chaque lustre a ses expressions et ses mots « jeunes », des tics de langage reflétant l'époque.

L'idée, là, c'est de se faire trop plaisir. Parce qu'au travail ça rigole pas. C'est juste pas possible. Alors, bonne journée, bonne dégustation et, pas de souci, je reviens vers vous dès que possible ! »

Certains de ces tics sont tout bêtement des anglicismes. Ainsi de « c'est juste » (pas possible). D'autres surgissent sans raison apparente (par exemple « pas de problème » est remplacé par « pas de souci », qui va jusqu'au plaisant « no souçaï » ou « no souçaille ») ou sont des exagérations caractéristiques de l'oral (« c'est trop », lire « Histoire d'une notion », de Clara Cini, dans *Le Monde* du jeudi 13 juin).

Mais, parmi ces expressions, beaucoup reflètent les difficultés sociales, en tout cas les enjeux du moment, l'influence d'autres cultures et, de façon générale, l'esprit du présent immédiat. Certaines sont lancées par des publicités, des films (l'indémorable « c'est c'la » de Thierry Lhermitte dans *Le Père Noël est une ordure*, de Jean-Marie Poiré).

D'autres disparaissent avec le temps. Qui connaît encore le « pschutt » d'Odette dans *Du côté de chez Swann*, de Proust (« *Mais ça m'étonne que toi, un homme si pschutt, tu n'y étais pas* ») ? Et, plus près de nous, que sont devenus les « sensass », les « formid » et même les « vachement » ?

Le verlan est un très bon exemple de la diffusion d'une façon de parler d'un groupe social à l'ensemble de la société. Inversion de syllabes ou parfois de mots, avec chute fréquente de la voyelle finale, cette espèce d'argot français est née, sous sa forme actuelle, dans les années 1970, souvent dans les banlieues, puis a été reprise dans de nombreux domaines.

« Bisounoursisation » de la langue

Certains de ces mots inversés paraissent déjà vieillots : relou, (laisse) béton, meuf, keuf... D'autres servent notre manière édulcorée, presque officielle, de nous exprimer. Ainsi, plutôt que de parler des Arabes, des Noirs, des juifs, les expressions rebeu, renoi ou feuj s'utilisent dans la vie quotidienne.

C'est d'ailleurs une tendance générale que la « bisounoursisation » de la langue, qui s'adapte aux exigences d'une époque soucieuse, en dépit de sa brutalité, de ne faire de peine à quiconque. Il faut tout rendre « humain » et personnaliser les échanges (dans les courriels commerciaux, on vous tutoie presque tendrement). D'où un surcroît d'amabilité et le rejet des formules toutes faites, rituelles, des codes de politesse classiques, neutres : adieu l'au revoir tout court, le bonsoir tout sec, le merci tout cru. On revient vers vous, on vous souhaite une bonne dégustation, une bonne fin de demi-journée, on vous espère en belle forme, on ajuste sa formule à chaque moment du jour, de la vie, à chaque personne. C'est « à vous » que l'on dira merci, formule devenue absurde de ne plus être la réponse à un premier « merci ». Et puis, ouf, on ne « meurt » plus, on « décède » à la rigueur, mais, surtout, on « part »...

Bon, pour finir, je ne dis pas que ça va être impossible de trouver une chute, mais ça va être « compliqué ».